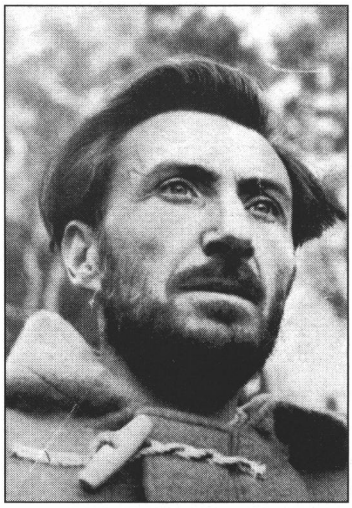
Corps et âmes de Maxence Van der Meersch

Le regard d'un écrivain sur la médecine en France à la veille de la Seconde Guerre mondiale *

par Roger VERCEL **



Plus de cinquante ans après sa parution, en 1943 en pleine occupation, j'ai relu "Corps et âmes" de Maxence Van der Meersch. Lors de sa sortie l'ouvrage fut l'objet d'une violente polémique frisant le scandale. Très mal reçu par le monde médical dont les réactions allèrent des critiques plus ou moins fondées à l'invective, il fut bien accueilli par contre par le public et la critique pour son courage, son engagement et ses qualités littéraires, il remporta un immense succès.

Lors de ma première lecture en 1943, j'étais un jeune étudiant en médecine de seconde année, idéaliste, et j'admirais sans réserve l'œuvre de cet écrivain que grâce à mon père, Roger Vercel, j'avais eu l'occasion d'approcher, mais, à l'heure actuelle, mon jugement, enrichi de l'expérience de la vie et de plus de quarante ans de pratique médicale, est plus nuancé.

Cependant, malgré les réserves, ce livre est un document. C'est le regard d'un non médecin sur la société, la médecine et le monde médical à l'approche de la Seconde Guerre mondiale.

Maxence Van der Meersch n'a pas eu d'existence publique d'écrivain. Délibérément provincial, il se tint éloigné des cercles littéraires, de l'agitation et de la chronophagie parisienne ce qui peut expliquer, bien qu'il fut un écrivain important de l'entre deux guerres, que son œuvre soit presque oubliée du grand public, cette œuvre qui, plus que pour beaucoup d'écrivains, fut un fidèle reflet de sa vie.

---

* Comité de lecture du 16 novembre 1996 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 23 avenue de la Rance, 35800 Dinard.

Il naquit à Roubaix en 1907, issu d'un milieu modeste. Il fit ses études au lycée de Tourcoing ; élève brillant, il obtint le premier prix de Français au Concours Général. Licencié en droit et en lettres il plaida pendant deux ans au barreau de Lille, mais attiré par la littérature il le quitta pour être, pendant deux autres années, rédacteur en chef du journal *Lille universitaire,* publiant pendant cette période poèmes et nouvelles.

En 1932 son premier roman, *La maison dans la dune* lui vaut la notoriété, en 1936 il obtient le prix Goncourt avec *l'Empreinte de Dieu.*

A partir de 1937 son œuvre prend une autre orientation. Jeune écrivain, il fut un écrivain du nord d'un réalisme puissant et dur, se rattachant par certains côtés à Zola et au naturalisme. Peintre du monde ouvrier, il aborda de front les problèmes de société. Mais à travers ce réalisme cru et la dureté de son écriture transparaissaient sa compassion et sa pitié pour la souffrance des hommes, cette pitié l'amena à la foi chrétienne, seule réponse pour lui à l'interrogation que posent la souffrance et l'existence humaine. Elevé dans une ambiance matérialiste, cette foi ne lui fut pas imposée par son milieu mais il la trouva au bout d'un long chemin. Dès lors, il la vécut, avec l'ardeur et la violence du néophyte, dans sa vie et dans son œuvre.

Dans *Corps et âmes* il va s'engager, allant jusqu'au bout de ses convictions, peut-être au prix de sa vie. En 1948 après la publication de son dernier ouvrage, *Le cœur pur*, malade il se retira dans sa maison du Touquet où atteint d'une tuberculose pulmonaire il devait mourir en janvier 1951.

Chez cet homme sensible il y avait un mystique et un idéaliste passionné, en retirant à ce terme la connotation pathologique que Dide y a attaché, il a réussi dans son œuvre à unir l'idéalisme le plus pur au réalisme le plus dur.

Paru aux éditions Albin Michel en février 1943 *Corps et âmes* comprend deux tomes respectivement de 373 et de 333 pages ; le premier intitulé "enchaîné à toi-même", le second "qu'un amour t'emporte".

L'action se situe dans une ville universitaire régionale Angers en 1937 et 1938 et se termine au moment des accords de Munich.

Depuis le début du siècle, la médecine, en intégrant les méthodes de la science s'était dégagée de l'empirisme et des spéculations philosophiques et religieuses pour s'ériger en une discipline autonome et réaliser en quelques décennies des progrès considérables. Mais les médecins étaient toujours des notables, l'hôpital était réservé aux indigents, la médecine sociale ne faisait que commencer à s'ébaucher. C'est dans ce contexte que l'auteur met en scène des médecins, des patrons et leurs élèves, des praticiens et des chercheurs, des étudiants, des infirmiers et des sœurs hospitalières, des administrateurs, des hommes politiques et maints autres personnages qui contribuent à brosser cette vaste fresque du monde médical et de la société de cette époque.

En dehors des intrigues qui se côtoient, s'imbriquent, qui se nouent et se dénouent et qu'il n'est pas de notre propos de relater, Maxence Van der Meersch a abordé des thèmes multiples se rapportant :

- A la société : la perte des valeurs morales et spirituelles, la recherche du profit et du plaisir, la condition féminine, le travail des femmes, la contraception, l'avortement, la prostitution, la société de consommation à ses débuts et le poids des impératifs économiques ; le suffrage universel et ses aspects négatifs, l'électoralisme et le clientélisme.

- A la science et au progrès, avec des réflexions sur la philosophie de la science, sur la misère de la recherche scientifique en France avec une allusion aux difficultés du professeur Gley lors de ses recherches sur l'insuline et déjà la fuite des cerveaux à l'étranger.

- A la politique et la santé, aux médias et à la médecine, sujets plus que jamais d'actualité.

Sur un plan plus purement médical, c'est l'impact des maladies infectieuses avec, au premier plan, la tuberculose, la syphilis et l'incidence de l'alcoolisme.

On trouve dans son livre de nombreuses notations et descriptions concernant directement le monde médical et la médecine, les techniques, la radiologie, la radiothérapie, l'encéphalographie gazeuse, le laboratoire, la chirurgie avec des descriptions précises d'interventions courantes ou plus rares, telles qu'une opération à cœur ouvert pour extraire un projectile, avec une allusion à la notion de mort cérébrale, l'anesthésie rudimentaire au masque d'Ombrédane, à l'éther et chloroforme, donnée par des non spécialistes, mais aussi la rachianesthésie, l'utilisation des premiers sulfamides, la pratique des autopsies beaucoup plus fréquentes qu'actuellement.

Il aborde aussi les études médicales et l'esprit carabin, l'amphithéâtre d'anatomie, la Faculté et ses intrigues, le corps professoral, les concours, et dénonce l'arrivisme et le népotisme. Il décrit également la pratique en clientèle, la concurrence, les rapports entre les chirurgiens et les praticiens et le problème de la dichotomie.

Tout cela contribue à former un tableau très contrasté brossé sans complaisance, rempli d'ombres et de lumières.

Mais dans cet ensemble l'auteur fait une part plus importante à la pathologie mentale et à la tuberculose.

Il décrit avec un réalisme sans concession le milieu asilaire de l'époque, c'est l'Hôpital Psychiatrique avant les neuroleptiques avec le quartier des agités, le service des femmes, des handicapés mentaux et des encéphalopathes, univers carcéral où les infirmiers sont plus des gardes chiourmes que des soignants avec un médecin psychiatre pour trois mille malades, qui risque parfois sa vie.

Mais si les conditions d'hospitalisation ont peu varié depuis Pinel c'est aussi le début de l'ère thérapeutique en psychiatrie, l'on commence avec les techniques de choc, plus ou moins fondées sur la théorie jacksoniene, à avoir prise sur la maladie mentale.

En 1932 à Budapest, Von Meduna se basant sur l'hypothèse de l'antagonisme épilepsie-schizophrénie propose de provoquer une crise convulsive chez les malades par une injection intraveineuse de Penta méthylène tétrazol (le Cardiazol). En 1933 à Vienne, Sakel fait ses premiers essais d'insulinothérapie et publie ses résultats. En 1936, à cette même époque, à Milan, Cerletti et Bini débutent leurs travaux sur l'électrochoc chez l'animal et l'appliqueront à l'homme en 1938.

Maxence Van der Meersch nous décrit avec un réalisme hallucinant une séance de convulsivothérapie par le cardiazol compliquée de fractures spontanées, d'où l'idée d'un de ses élèves reprise à son compte par le psychiatre expérimentateur, de bloquer la transmission neuromusculaire par le curare. Mais la technique n'est pas au point, il y a malgré tout des complications avec un taux élevé de fractures. Les premiers résultats très encourageants chez les schizophrènes ne se confirment pas. On envisage d'autres

thérapeutiques, l'association avec la cure de Sakel et l'on commence à parler d'électrochoc. Finalement, l'expérimentateur se rend compte que la convulsivothérapie est inefficace sur la schizophrénie mais découvre son action sur la dépression mélancolique.

A propos de la convulsivothérapie, l'auteur pose le problème de l'expérimentation humaine peu ou pas réglementée à l'époque et de ses aspects moraux et éthiques.

Dans ce chapitre on retrouve les théories admises à cette période, le rôle de l'hérédité alcoolo-tuberculeuse et alcoolo-syphilitique ou la combinaison des deux conduisant à la maladie mentale et également la notion de dégénérescence de Morel et Magnan qui avec ses stigmates pèsera sur plusieurs générations.

Si l'on peut apprécier cet aperçu de la psychiatrie, par contre les positions de Maxence Van der Meersch sur la tuberculose et la genèse des maladies sont plus contestables.

A cette époque, la tuberculose surtout sous sa forme pulmonaire avait un impact médico-social considérable. L'auteur dresse un état des moyens mis en œuvre pour la combattre, le dépistage, la prophylaxie, le diagnostic clinique, radiologique et bactériologique, il décrit avec précision les techniques de laboratoire, il fait le point sur la thérapeutique qui se limitait alors au repos, à la climatothérapie, à la prescription de fortifiants, à une alimentation riche, à des lavages bronchiques, à des ponctions pleurales et pour les formes excavées, les techniques de collapsothérapie, pneumothorax, sections de brides, phrénicectomie et thoracoplastie.

Il insiste beaucoup sur l'aspect humain, le vécu des malades dans leur milieu et au sanatorium où il nous fait pénétrer.

Mais, partisan des théories néo-hippocratiques du docteur Carton avec lequel il s'était lié et qui avaient cours au début du siècle, reprenant les idées de Pascault sur l'alimentation exposées dans son *Précis d'alimentation rationnelle*, paru en 1909, lequel tout en dénonçant les effets de l'alcoolisme, considérait que l'alimentation dans notre société était toxique "l'aliment est une substance qui excite, nourrit et intoxique" "les poisons de l'alimentation ont leur toxicité propre..." La viande est excitante et toxique... Les aliments acides sont dangereux parmi lesquels, le pain, le sucre, les graisses et les aliments concentrés".

Pour Pascault, l'intoxication alimentaire due à la suralimentation, aux aliments concentrés et acides conduit à l'arthritisme, diathèse hyperacide par viciation alimentaire. Cette diathèse actuellement démantelée comprenait des atteintes articulaires englobant les rhumatismes, la goutte mais aussi le diabète, les lithiases hépatiques et rénales, l'asthme, les migraines et des troubles toxiques ou congestifs touchant le système nerveux, la peau et l'appareil circulatoire. Pour Carton, le bacille de Koch n'a qu'un rôle effacé, il ne se développe que sur un terrain débilité par l'arthritisme qui est la diathèse de la tuberculose.

Pour restaurer les défenses de l'organisme et la guérir, il faut le désintoxiquer par un régime sain et déconcentré : par exemple, très peu ou pas de viande, parfois un œuf, des céréales, du blé germé et du blé cuit, quelques légumes, des fruits non acides, du fromage et éventuellement un dessert peu sucré.

A partir de ses propositions Carton débouche sur une théorie générale de la genèse des maladies : "c'est l'alimentation inadaptée et toxique qui déclenche la maladie, celle-ci représente l'effort de notre force vitale pour se purifier, cet effort épuise et donne prise aux microbes qui n'en n'ont pas sur un organisme sain, d'où la notion de porteurs sains. D'autre part un même agent pathogène suivant le terrain peut donner des maladies différentes, pour Carton le terrain est déterminant et les tares dégénératives aggravent le tableau.

Maxence Van der Meersch adhère sans réserve à ces idées, ce qui l'amène à une critique de la médecine scientifique officielle qui confondrait le symptôme et la maladie sans se préoccuper de l'état humoral et du terrain. Pour lui, les médicaments sont des poisons supplémentaires, les traitements physiques, les examens invasifs sont dangereux et imposent des tortures inutiles, il n'y a qu'une seule voie, restaurer le terrain par un régime adéquat, rien de plus.

Partisan d'une médecine de terrain et personnalisée qui soigne le corps et l'âme, insistant sur le facteur psychique, il remet en question la médecine scientifique, ses découvertes et ses progrès, pour lui trop axée sur le corps devenu objet d'étude, l'homme souffrant disparaît derrière le cas clinique. Pour illustrer cette idée, il décrit les présentations publiques de malades et l'humiliation des examens répétés en salle commune.

Profondément convaincu de la validité des conceptions du docteur Carton et de l'efficacité de sa thérapeutique, il s'engagea complètement, pensant que le devoir de l'écrivain est de révéler et de propager cette nouvelle vérité médicale.

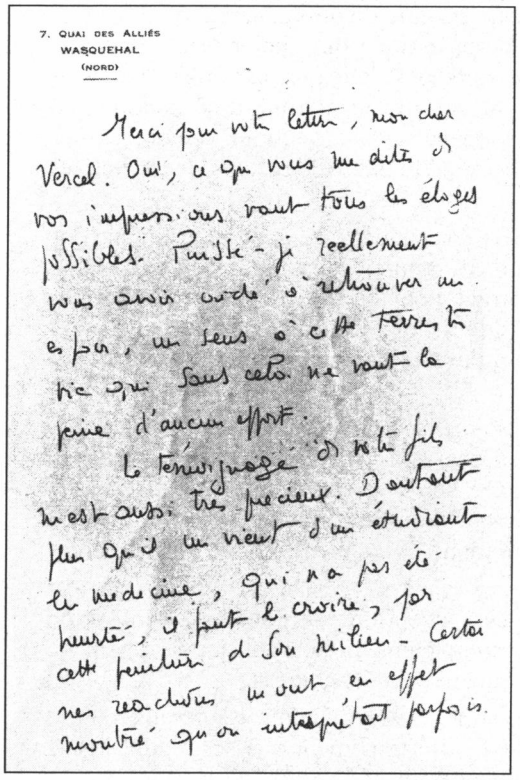
Cet engagement il le vivra jusqu'au bout "corps et âme", atteint d'une tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter, il refusa tout autre traitement que ses régimes et je me souviens encore de mon père déplorant son entêtement à ne vouloir prendre que du germe de blé et des légumes, malgré l'avènement des premières thérapeutiques antibiotiques efficaces.

Cet engagement passionnel est la principale critique que l'on peut faire à l'auteur.

Cette prise de position et la peinture sans concession qu'il fit de la médecine et des médecins furent très mal accueillies par le milieu médical et l'on voit paraître dans la presse médicale de 1943 de nombreuses critiques souvent violentes et d'autres plus nuancées et plus objectives : affabulation, reportage romancé, acte d'accusation, réquisitoire, diatribe documentée, sont des termes souvent employés.

Je vous livre quelques extraits de la presse professionnelle de l'époque : "les praticiens pataugent dans un cloaque où rien ne les rebute, ni la dichotomie, ni les opérations de complaisance, ni les faux certificats, ni les combines à intérêt personnel ou électoral..." la figuration du livre comporte une brouette de médicastres capable de faire passer un frisson dans le dos d'un assassin".

Certains lui reprochent son attitude passionnelle et son manque de prudence : "pour cette raison l'auteur fait un peu figure de naïf : "si ceux qui l'on documenté ont de l'esprit ils doivent rire sous cape..." ou encore : "l'auteur comme beaucoup de mondains a lu et compris des ouvrages dont beaucoup sont acceptables, mais il a eu tort de croire ce qu'on lui disait". On l'accuse aussi d'avoir voulu faire peur au bourgeois. On supporte mal en général la peinture qu'il a faite du corps médical : "ainsi donc est ana-



7, QUAI DES ALLIÉS
WASQUEHAL
(NORD)

Merci pour votre lettre, mon cher Vercel. Oui, ce que vous me dites de vos impressions vaut tous les éloges possibles. Puisse-je réellement vous avoir aidé à retrouver un espoir, un sens à cette terrible vie qui sans cela ne vaut la peine d'aucun effort.

Le témoignage de votre fils m'est aussi très précieux. D'autant plus qu'il émane d'un étudiant en médecine, qui n'a pas été heurté, il peut le croire, par cette peinture de son milieu. Certaines réactions m'ont en effet montré qu'on interprétait parfois mal mes intentions, qui étaient au point de faire aimer le médecin. Heureusement qu'il y a, à côté, beaucoup de jeunes comme votre fils. Les jeunes, je ne sais pourquoi, comprennent mieux.

Bon courage. Puissé-je recevoir bientôt de leur annonce. Il en aura sûrement. Mais il apportera aussi sûrement quelque chose de plus : la constante leçon d'énergie qui émane de tous vos bouquins. Merci pour cela.

Bien amicalement votre

Maxence Van der Meersch

28 Juin 1943

lysé, démonté, critiqué le corps médical et le comportement de cet organisme. Nous ne sommes pas très contents du tableau que l'on brosse de notre vie mais ce qui nous indigne le plus, c'est le but visé".

D'autres appréciations sont plus mesurées : "le succès de l'œuvre et le talent de l'auteur mesurent ici les responsabilités ; à plusieurs reprises Maxence Van der Meersch exprime que ces responsabilités ne lui avaient pas échappé et qu'il a pris délibérément le parti de les assumer, c'est un courage et une sincérité dont il convient de lui tenir compte". "Les propos qu'il tient sur la phtisiologie, la convulsivothérapie sont souvent pertinents, ses peintures de l'hôpital, du sanatorium, de la salle d'opération sont précises et exactes". D'autres tentent de situer le débat : "le débat cité par Van der Meersch se ramène à ces deux questions, dans les conditions actuelles, la médecine de l'individu est-elle valable, en second lieu, est-elle possible ?... La médecine de l'individu a longuement échoué dans les siècles passés, la médecine communautaire a fait faire d'immenses progrès. Il ne faut pas nier le progrès médical".

Certaines de ces critiques sont justifiées mais elles portent dans l'ensemble beaucoup plus sur la peinture que l'auteur a faite du corps médical que sur ses engagements doctrinaux, à l'époque nos confrères semblent avoir été beaucoup plus sensibles aux ombres qu'aux lumières du tableau.

La vie et la personnalité de Maxence Van der Meersch se retrouvent dans son livre, mystique, idéaliste et passionné. L'ouvrage est sous-tendu par la soif de la pureté, soif qui a entraîné ses prises de position, recherche de la pureté de l'âme, polluée par la recherche du plaisir entraînant la perte des valeurs morales, recherche de la pureté du corps intoxiqué par l'alimentation et qui doit être purifié.

Il y a eu entre l'auteur et le corps médical un énorme malentendu : "on m'interprète mal, mon intention était de faire aimer le médecin" écrivait-il. Que l'on aie pu se méprendre à ce point l'irritait et le désolait, il le dit dans cette lettre qu'il écrivit à mon père le 28 juin 1943.

"Merci pour votre lettre mon cher Vercel.

Oui, ce que vous me dites de vos impressions vaut tous les éloges possibles. Puissé-je réellement vous avoir aidé à retrouver un espoir, un sens à cette terrestre vie qui sans cela ne vaut aucun effort. Le témoignage de votre fils m'est aussi très précieux, d'autant plus qu'il vient d'un étudiant en médecine qui n'a pas été heurté, il faut le croire par cette peinture de son milieu. Certaines réactions m'ont en effet montré qu'on interprète mal mes intentions, qui étaient au fond de faire aimer le médecin. Heureusement qu'il y a à côté beaucoup de jeunes comme votre fils, les jeunes, je ne sais pourquoi, comprennent mieux...".

Comme l'écrivit Roger Vercel dans un article qu'il lui consacra après sa mort : "il est peut-être, il est sûrement arrivé à l'auteur cet accident qui guette tous ceux qui se hâtent passionnément vers un but altier, ils marchent les yeux levés sans même apercevoir ce qu'ils piétinent... c'est faute de l'avoir compris que la polémique s'est égarée si loin, si bas même".

En frontipice à son livre Maxence Van der Meersch a placé un passage de Saint-Augustin ; "deux amours ont fait deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité céleste". Il conclut son ouvrage par ces phrases : "il n'y a que deux amours, l'amour de soi ou l'amour des autres créatures vivantes. Derrière l'amour de soi, il y a la souffrance et le mal, derrière l'amour des autres, il y a le bien, il y a Dieu, chaque fois que l'homme aime en dehors de lui, c'est consciemment ou non un acte de foi en Dieu".

En dehors de l'aspect spirituel et engagé Maxence Van der Meersch a brossé dans *Corps et âmes* une vaste fresque de la médecine à la veille de la Seconde Guerre mondiale, constituant un document qui mérite d'être lu ou relu, ne serait-ce que pour mesurer le chemin parcouru par la science médicale.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT AUGUSTIN - De civitati Dei, Lib XI ch. 28.

BOUGRAND - L'expérimentation humaine, *Thèse Bordeaux,* 1905.

CARTON P. - La tuberculose par arthritisme, Paris, 1911.

LAVALLE. - *Concours médical,* août 1943.

PASCAULT. - Précis d'alimentation rationnelle. Paris, 1909. L'arthritisme et la suralimentation.

PIDOUX. - Etude sur la phtistie. Paris, 1874.

SIMPLET. - *Gazette médicale de France,* juillet.

VAN DER MEERSCH M. - Corps et âmes, A. Michel, 1943.

VERCEL. - L'âme de Maxence Van der Meersch. *Biblio,* février 1951, XIX année, n° 2. Hachette.

SUMMARY

Maxence Van der Meersch, got the Prix Goncourt in 1937. He was an important writer between the two world wars, by his inspiration and his realism he was related to the naturalism school. His works reflect his life, from 1937, after having discovered the christian faith, he devoted his live to it and militated through his writing for his convictions.

"Corps et âmes", published in 1943 is a painting of the medicine in France at the end of the thirties. When he was published the book raised up a sharp polemic, badly accepted by medical world because of its realism without concession, on another hand it was welcome by general public and litterary critics.

In an university town the author stages physicians, students, nurses, administrators, politicians and many other characters to paint a vast fresco of medical world and society, during this time.

In whole he gives a greater share to mental pathology with the advent of new therapeutics and to tuberculosis wich had a great medico-social importance.

Taking a fancy for doctor Carton's neo hippocratics theories, he fully bound himself in his book to broadcast that he thinks to be a new medical truth and then was led to contest scientific medicine which had, for him, lost his humanity.

Sulfering of lung tuberculosis, holding fast to his convictions he rejected any therapeutics except his diets and died January the 13th 1951.

Beside his spiritual and bound features, "Corps et âmes" the quality of documentation and the accuracy of descriptions remains a testimony about physicians and medicine at second world war eve.